



Michel Guéneau
Lyon

Un exercice de style

Impossibile trovare la parola “grommelot” nei dizionari francesi, che troviamo invece senza difficoltà in quelli italiani; eppure, retaggio della commedia dell’arte, designa uno di questi meccanismi linguistici che hanno per meta di imitare fenomeni ricorrenti di una lingua straniera. A livello letterario, più esigente certo, è l’opera che compie Raymond Queneau con i suoi Esercizi di stile, e particolarmente nel paragrafo consacrato all’italiano, “Italianismi”. Questo può, pertanto, essere la base di un lavoro didattico che permetterà una (ri)presa di coscienza dei meccanismi fondamentali della lingua italiana.

Les techniques d’imitation d’une langue par un locuteur qui lui est étranger sont probablement aussi anciennes que le mythe de la tour de Babel. La reproduction de la vocalisation, de l’accentuation ou, de manière générale, d’un son caractéristique, en sont les moyens habituels; d’autant plus lorsque les deux langues appartiennent à la même famille linguistique. L’italien qui imitera le français cherchera à supprimer les voyelles finales et pratiquera l’oxytonisme. Inversement, le français s’évertuera à rajouter des voyelles aux finales de tous les mots.

Les acteurs de la commedia dell’arte, grâce au grommelot¹, étaient passés maîtres dans cet exercice, du fait de leur nécessité de s’adapter à un public chaque fois différent dans une Europe dominée par les dialectes. Le prix Nobel de littérature Dario Fo en a fait amplement usage dans ses spectacles. C’est une technique essentiellement orale qui tend à montrer que celui qui ne connaît pas la langue sait, du moins, en reconnaître les traits caractéristiques, et est plus ou moins apte à communiquer. C’est aussi un procédé que l’on retrouve dans le latin de cuisine des médecins de Molière et qui correspond à une sorte d’adaptation écrite du grommelot. C’est ici que se rejoignent deux traditions de la littérature européenne: le grommelot et l’écriture macaronique de Teofilo Folengo et de François Rabelais. Lorsque Raymond Queneau écrit ses *Esercices de style*, en 1942, une œuvre qui constitue d’ailleurs une source inépuisable pour l’étude des procédés stylistiques et linguistiques, un trésor pour l’appréhension des registres de langue et des langues étrangères, il s’inscrit dans cette lignée. Et, par bonheur, un de ces exercices s’applique à l’italien. En voici, pro memoria, le texte²:

Italianismes

Oune giorno en pleiné merigge, ié saille sulla plataforma d’oune otobousse et là quel ouome ié vidis? ié vidis oune djiovanouome au longué col avé de la treccie otour dou cappel. Et lé ditto djiovanouome oltragge ouno pouovre ouome a qui il rimproveravait de lui pester les pieds et il ne lui pestarait noullément les pieds, mais quand il vidit oune sédie vouote, il corrit por sedersilà. A oune ouore dè là, ié lé révidis qui ascoltait les consigles d’oune bel-limbouste et zerbinotte a proposto d’oune boutoné dé pardéssousse.

Le texte de Raymond Queneau est truffé d’éléments qui doivent donner l’impression que l’on est en présence d’un texte italien, qui reste cependant compréhensible au lecteur francophone.

Cette ambiguïté le rend intéressant dans le cadre d’un exercice didactique avec des personnes francophones étudiant la langue italienne et ayant une certaine expérience, de 2 ou 3 ans, avec cette langue. L’activité en question consiste à réaliser une version de cet exercice de style en bon italien. Une traduction, en somme.

Voici la démarche proposée pour aborder cet exercice: la première approche du texte sera celle de la devinette puisque l’on présentera un texte nu, sans indications d’auteur ou d’ordre chronologique; on se posera la question de savoir qui, d’un italien ou d’un français, a pu écrire ce texte. L’ensemble est suffisamment ambigu, comme nous l’avons vu, aux niveaux grammatical et lexical, pour justifier une telle interrogation. Qui cherche à adapter sa langue et pour communiquer avec qui?

Les étudiants utiliseront donc directement le vocabulaire, en se servant

d'éléments significatifs, et de ses ambiguïtés et procéderont au moyen de tableaux qui récapituleront les termes en question auxquels ils donneront, à chaque fois, la forme italienne exacte.

On commencera par le lexique directement tributaire du français:

pleiné	<i>piene</i>
plataforme	<i>piattaforma</i>
bouttone	<i>bottone</i>
pardésousse	<i>soprabito</i>
avé	<i>con</i>
otobousse	<i>autobus</i>
noullément	<i>per niente</i>

Cet exercice ne doit poser aucune difficulté puisque les termes sont directement compréhensibles pour un francophone et nécessitent éventuellement une simple vérification dans le dictionnaire.

Le travail est plus ardu, en revanche, pour les italianismes qui sont les plus nombreux.

Pour cela, on divisera la tâche en créant deux tableaux, le premier pour les noms, adjectifs et prépositions, et le second pour les verbes.

giorne	<i>giorno</i>
merigge	<i>meriggio</i> (forme littéraire de <i>mezzogiorno</i>)
oltragge	<i>oltraggio</i>
cappel	<i>cappello</i>
ouome	<i>uomo</i>
vouote	<i>vuota</i>
consigles	<i>consigli</i>
bellimbouste	<i>bellimbusto</i>
zerbinotte	<i>zerbinotto</i>
treccie	<i>treccia</i>
sédie	<i>sedia</i>
sulla	Ø

Ce vocabulaire, encore une fois, ne doit pas mettre en difficultés les étudiants, il s'agit de francisation de termes italiens relativement courants. Il suffira de rajouter la voyelle finale correcte et de s'assurer du genre et du nombre

du nom, ou de rendre le son /u/, revu par l'orthographe française, par son correspondant habituel en italien. Ils sauront aussi reconnaître les termes italiens écrits de manière correcte par l'auteur. On pourra d'ailleurs, dans le tableau, individualiser clairement ces derniers. Cette partie a aussi pour but de conforter ou d'étoffer les connaissances lexicales des étudiants.

A ce moment de l'exercice, ceux-ci déduiront, assez justement au vu du lexique employé et adapté par l'auteur, que le texte a été rédigé par une main italienne manquant de vocabulaire et tentant sa chance avec le français en utilisant une sorte de grommelot.

La même impression pourra être donnée par l'étude des verbes.

saille	<i>salgo</i>
ascoltait	<i>ascoltava</i>
rimproveravait	<i>rimproverava</i>
pester	<i>pestore</i>
sedersi	Ø

Mais l'étude de ces verbes s'avérera plus complexe que la précédente. En effet, si les formes infinitives comme «pester» ou «sedersi» ne sont pas en mesure de faire naître quelque doute

que ce soit sur leur forme, même francisée comme pour le premier des deux, il en va tout autrement des trois autres verbes qui présentent des arrangements plus complexes.

Tout d'abord, le verbe à la première personne du singulier présent *salire*, que l'on reconnaît grâce au contexte et par la forme «ié» correspondant au pronom sujet italien «io», permet d'en déduire la conjugaison correcte indiquée dans le tableau. Cette adaptation verbale paraît cependant bien aberrante par rapport à la forme normalement utilisée et sera sujette à questionnement. La forme conjuguée donnée par le texte se réfère à une occurrence archaïque du verbe «saglio», dont la forme infinitive est «sagliere» (de l'occitan médiéval «salhir»). Si la forme est ancienne, elle est aussi poétique, et révèle un auteur cultivé qui a lu la poésie de la renaissance italienne et se souvient du Tasse ou de l'Arioste. Ainsi, outre la révision de la forme irrégulière du présent de ce verbe du troisième groupe, cette transposition permet d'éclairer, après les explications philologiques et culturelles de l'enseignant, la personnalité de l'auteur, une personne cultivée,



peut-être un écrivain, et sur la nature du texte, une œuvre littéraire.

Mais continuons avec les deux derniers verbes du tableau. Ici, on reconnaîtra facilement les racines italiennes de ces deux derniers. Les désinences, cependant, sont françaises et permettent de reconnaître, sans aucune difficulté, l'imparfait de l'indicatif. Les étudiants n'auront donc aucun problème à retrouver l'infinitif des deux verbes et leur forme correcte au temps défini. Si *rimproverare* a subi une adaptation parfaitement logique, on retrouve effectivement l'infixe –av- de l'imparfait italien, on attendrait logiquement, et systématiquement, la même chose pour *ascoltare*; ce qui n'est pas le cas puisque l'auteur se contente d'apposer au radical le suffixe français –ait.

Les étudiants, connaissant bien la conjugaison de l'imparfait de l'indicatif italien, se souviendront de la présence indéfectible, à ce temps, de l'infixe –av- (ou –ev- ou –iv-) et s'étonneront de l'usage non systématique qu'en fait l'auteur. Ce que l'on attendrait justement d'un italo-phon.

C'est le moment de passer à des formes que l'on a eu du mal à classer ou qui semblent aberrantes. Tout d'abord, des verbes dont on peut légitimement penser qu'ils sont latins:

vidis/révidis	<i>vidi</i>
corrit	<i>corse</i>

Après comparaison avec les conjugaisons italiennes, on aura reconnu des formes du passé simple de *vedere*, et une tentative de retrouver celles de *correre*. Le /s/ final du premier verbe semble analogue à celui du français «je vis». Encore une fois, l'auteur apparaît comme une personne dotée d'une culture certaine. Et une fois encore, le résultat de l'adaptation verbale est surprenant. En effet, les étudiants se souviendront que la langue italienne n'apprécie pas particulièrement les finales consonantiques et qu'un italien

voulant parler français aura plutôt tendance à supprimer des voyelles plutôt qu'à rajouter d'aléatoires consonnes. On peut donc commencer à douter de l'italianité de notre auteur. Ce doute pourra se trouver confirmé par les deux derniers termes empruntés au texte:

pouovre	<i>povero</i>
ouore	<i>ora</i>

Ici, les occurrences, certes reconnaissables, semblent aberrantes dans la mesure où elles ne correspondent à aucun phénomène phonétique s'apparentant à une adaptation d'une langue à l'autre. Pourquoi un italien irait-il donc diphtonguer le /o/ de «povero» ou de «ora»? Il y a ici un mécanisme qui s'apparente à celui qui a lieu dans «vuoto», ou «uomo». L'auteur a vraisemblablement procédé par analogie avec ces deux derniers mots et n'a pu le faire que poussé par la volonté de nous donner l'impression, à tout prix, d'avoir sous les yeux un texte italien ou, du moins, donner l'impression d'un texte «à l'italienne». Il s'agit donc d'une hypercorrection qui confirme ainsi que l'auteur n'est pas un italien, mais bien un français qui s'amuse avec l'italien, une langue qui ne lui est certes pas tout à fait étrangère.

Les étudiants auront compris dès lors qu'il n'est pas question d'une tentative de communication banale mais d'un jeu; par conséquent, de littérature.

C'est donc à leurs connaissances en littérature française que l'enseignant fera appel afin de les mettre sur la voie de Raymond Queneau et de ses *Italianismes*.

L'étude de ce texte se terminera par la traduction en italien formel du texte de Queneau, dont voici ci-dessous une proposition.

Italianismi

Un giorno in pieno meriggio, salgo sulla piattaforma d'un autobus e lì che uomo vidi? Vidi un giovanotto dal lungo collo con una treccia

attorno al cappello. E il detto giovanotto oltraggia un pover'uomo al quale rimproverava di pestargli i piedi e non gli pestava per niente i piedi, ma quando vide una sedia vuota, corse per sedervisi.

Un'ora dopo, lo rividi che ascoltava i consigli di un bellimbusto e zerbinotto a proposito d'un bottone di soprabito.

L'étude du texte de Queneau permet donc de créer un jeu de miroir entre la langue italienne et française afin d'examiner les rapports phonétiques, orthographiques, grammaticaux, et de mieux appréhender, pour le francophone, son rapport à l'italien. Le jeu peut apparaître parfois complexe, mais l'aspect ludique de la devinette, de l'enquête linguistique – et culturelle –, la réactivation de connaissances concernant les langues et cultures italienne et française, est une approche intéressante et motivante pour s'engager dans ce travail de comparaison des langues.

Notes

¹ Le terme «grommelot» est introuvable dans les dictionnaires français; et pourtant, hérité de la commedia dell'arte, il désigne un de ces mécanismes linguistiques dont le but est d'imiter dans une langue donnée les caractéristiques d'une autre langue. C'est ce que réalise Raymond Queneau à un niveau littéraire, plus exigeant, dans ses *Exercices de style* et dans le paragraphe consacré à l'italien «Italianismes». Par conséquent ce texte peut constituer, une excellente base pour une séquence didactique qui permettra une (re)prise de conscience des mécanismes fondamentaux de la langue italienne.

² Queneau, R. (1982). *Exercices de styles*. Paris: Gallimard.

Michel Guéneau

est professeur certifié de langue italienne dans un lycée de la région lyonnaise. Titulaire d'un DEA de linguistique et littérature romanes et italiennes de l'Université de Grenoble. Ancien chargé de cours à l'Université de Lyon II. A traduit en français «Nanetto Pipetta», roman d'Aquiles Bernardi, écrit en *talian*, la langue des immigrés italiens du Brésil.